Ouellet, Marie-Belle. *Le son friable de l'étreinte*. Ottawa : David, 2015. 74 p.

Le son friable de l'étreinte excelle par son langage qui craque comme les feuilles d'automne sous le pas des passants, par ses « fendillements » et ses « craquements ». Ce langage précis brode des images fabuleuses qui trouvent leurs racines dans un réel assidument visuel : « Il pleut des fragments sur l'arbre de la chambre » ; « Quelques tombes sommeilleront. Leur vertige s'attachera aux fleurs qui ornent le feu de l'attente » ; « Une fois de plus, l'arbre s'incline. Les feuilles s'encombrent de disparitions ». Alors que les femmes-paysages abondent en poésie depuis la Cassandra de Pierre de Ronsard jusqu'à la maîtresse aimée venue d'une île exotique chez Charles Baudelaire, nous rencontrons ici furtivement un homme-paysage, falaise, fleuve, tempête, torrent, forêt, rocher, force qui dévore sa compagne, l'avale de tendresse et de glace et qui l'anéantit. De l'abri de la chambre aux premières pages, on passe subrepticement à la chambre perdue qu'on souhaite voir se calciner.

Au cours des vers qui s'épanchent lentement, l'étreinte « friable » se relâche et laisse la narratrice à elle-même, dans un monde secret et féminin, ainsi qu'à une indépendance langoureuse et pensive. Les hommes se sont peu à peu absentés de cet espace ; la jeune femme avoue « trébuche[r], presque oubliée de l'homme ». La narratrice, aimante et seule, se retranche dans la nature, celle-ci à la fois douce et hostile, amie et mystère où tout est cassant et destructible, où tout peut aisément être réduit en poussière et en menus fragments : « Je ne serai plus. Qu'un petit tas de feuilles inertes. Un petit tas de silence. Une flamme frôlant de longues rivières ». L'image de la consommation est triple dans *Le son friable de l'étreinte*. C'est celle de l'amour. C'est celle du feu, qu'il s'agisse des « flammes ouvertes sur le dos des femmes » ou de visages « incendié[s] », d'eau et de glace qui s'embrasent ou des fourrures qui brûlent sur le lit. Finalement, c'est celle de la mort, du corps qui retourne à la poussière et des os qui s'effritent : « Je mangerai l'écriture. Jusqu'à l'os. Je sculpterai les secondes absolues de la fatalité ». La conclusion annonce toutefois un revirement porteur d'espoir grâce au temps qui passe, jusqu'à ce que la « femme se console, [...] se fixe dans le langage, dans des souvenirs incertains qui s'abîment ».

Une prose poétique délicate et limpide, exacte.

Emilienne Rue